

MIRBEAU ET NIETZSCHE

« *Dieu est mort !* » proclame Nietzsche à la face d'une Europe médusée par ce blasphème, alors que ce que d'aucuns appellent « *le stupide XIX^e siècle* » tire à sa fin. Mais, ajoute Nietzsche, nous n'avons pas encore pris conscience des répercussions sismiques de cette mort. Nous n'avons pas encore mesuré l'étendue et la noirceur de l'ombre que projette sur la terre la mort de Dieu.

Pourtant, il est un homme, contemporain, lecteur et admirateur de Nietzsche, plus jeune que lui de quatre ans à peine et qui ne lui survivra que sept ans, qui perçut très vite l'onde de choc, dévastatrice et libératrice, de l'événement. Cet interprète perspicace et courageux de Nietzsche, c'est Octave Mirbeau.

Nietzsche et Mirbeau menèrent l'un et l'autre, avec une résolution farouche, un combat sans merci contre la déliquescence d'une société décadente, contre la résignation à cette déchéance, contre la cruauté et la vanité de l'existence, contre le pessimisme désabusé qui submerge leur temps d'incertitude et de renoncement. En un mot, un combat contre le néant.

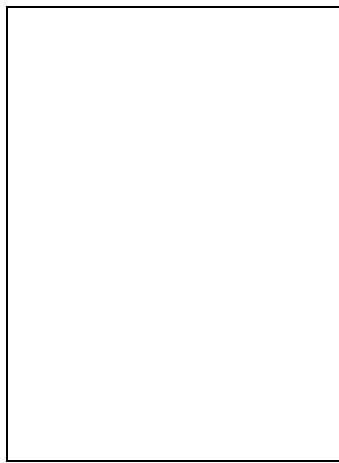
Peut être Octave Mirbeau avait-il lu cet aphorisme de Nietzsche qui exprime l'universel « À quoi bon ? » de la grande tentation nihiliste : « *Rien ne vaut rien. Il ne se passe jamais rien et cependant tout arrive. Mais cela est indifférent.* ».

Il est vrai que la lassitude de vivre, le *taedium vitae* des Romains de la Décadence, est alors dans l'air du temps. Nietzsche et Mirbeau vécurent les convulsions, la fièvre de l'action et les frissons du doute d'une fin de siècle riche en promesses, mais lourde aussi de menaces. L'histoire tourne sur ses gonds, dans les déchirements d'un passé qui ne veut pas mourir et les éblouissements d'un avenir aventureux. Une fin de monde et l'aube d'un nouveau monde. Une sorte d'hésitation du destin entre « *le crépuscule des dieux* » de Wagner et l'« *Aurore* » de Nietzsche, entre les splendeurs de l'Exposition universelle et les horreurs de guerres civiles ou inter-étatiques. Nietzsche et Mirbeau ont participé à la guerre de 1870.

Tandis qu'Ernest Renan s'enthousiasme pour « *l'avenir de la Science* » et s'écrie : « *La culture est de nos jours la grande force de l'esprit à tous les degrés. La barbarie est vaincue sans retour, parce que tout aspire à devenir scientifique* », Nietzsche réplique, plus lucide et tragiquement prophétique : « *Le grand raz-de-marée de la barbarie est à nos portes. Un siècle de barbarie sans précédents commence, et la science sera à son service.* »

Tel est le contexte où s'inscrivent les œuvres des deux imprécateurs dont nous allons comparer les messages, un contexte qui déjà éclaire leurs affinités électives.

Leur relation est, à vrai dire, à sens unique. Si Nietzsche ne cite jamais Mirbeau, alors qu'il fait souvent référence à d'autres écrivains français du siècle, son silence n'a rien d'étonnant. Frappé de démence, Nietzsche s'écroule le 3 janvier 1889 sur la place Carlo Alberto de Turin, après avoir embrassé un cheval de fiacre qu'un cocher brutal venait de frapper. Dernier témoignage de son amour de la vie, de l'innocence de la vie. À dater de ce jour Nietzsche n'écrira plus, ne lira plus et bientôt ne parlera plus, jouant tout au plus au piano quelques mélodies, jusqu'à sa mort, le 25 août 1900. Il n'a donc pu connaître aucune des œuvres les plus marquantes de Mirbeau.



Nietzsche,
photographié par Brunel en 1870.

Au contraire on a retrouvé dans la bibliothèque de ce dernier des éditions originales de premières traductions des grandes œuvres de Nietzsche publiées au Mercure de France, dont l'un des traducteurs, l'anarchiste Alexandre Cohen, était d'ailleurs un ami de Mirbeau. Et il est certain aussi que Mirbeau avait lu et beaucoup apprécié Nietzsche. Il nous a fait part lui-même de son admiration pour le « *philosophe au marteau* », héraut annonciateur de la mort de Dieu, destructeur des valeurs spiritualistes et judéo-chrétiennes. Mirbeau n'écrit-il pas dans *La 628-E8*, chapitre II : « *Ah ! comme ils ignorent Nietzsche et comme leur est indifférent ce Rembrandt dont La Ronde de Nuit leur est inexplicable !* ». Ou encore, au chapitre VII : « *J'eusse voulu parler de Wagner, de Bismark et de Nietzsche... Une génération arrive aux affaires [en Allemagne], pour qui Nietzsche aura autrement d'influence que Wagner et une*

génération d'hommes plus subtils, amis de la paix, renonçant aux conquêtes impossibles, raffinés, et qui pourront changer une mentalité héritée des fiers-à-bras de 1871... La vie nouvelle qu'apporte Nietzsche n'a pas germé immédiatement sur la terre allemande. » Saluons tout de suite, à la fois la perspicacité de l'interprétation mirbellienne de Nietzsche et l'infléchissement de sens qu'il lui fait pourtant subir. Perspicacité : car loin de voir dans l'exaltation nietzschéenne de la Volonté de Puissance la soif nationaliste de conquêtes et de domination que prétendirent y trouver les pangermanistes, et loin de conclure du procès nietzschéen de la morale judéo-chrétienne du ressentiment à un prétendu antisémitisme de Nietzsche dont se réclameront abusivement les Nazis, Mirbeau a compris que Nietzsche nous appelle en réalité à épouser la vie en nous dépassant nous-mêmes, appelle l'homme à se vaincre lui-même, pour l'emporter sur le nihilisme, et que la seule guerre qui soit désirable est la guerre contre des formes culturelles figées, mortes et mortifères ; que la seule victoire qu'il nous invite à remporter est la victoire sur la médiocrité, la faiblesse, la stérilité de l'esprit, la victoire sur nous-mêmes. Mirbeau a recueilli le vrai message de Nietzsche, pour qui ceux qui jouissent de dominer les autres ont une âme d'esclave qu'ils s'efforcent de « *draper dans un manteau royal* ». Nietzsche déplorait que « *la bêtise aryenne* » ait « *corrompu le monde* », et dénonçait dans l'antisémitisme le ressentiment d'imbéciles envieux du génie juif. Mirbeau fait allusion à cette « *vie nouvelle* » que Nietzsche nous presse d'inventer, par exemple dans *Les 21 jours d'un neurasthénique*, où il qualifie l'un de ses personnages, Clara Fistule, d'« *intermédiaire entre l'homme et Dieu, un interhomme, comme pourrait l'appeler Nietzsche* ». Très net renvoi à ce que Nietzsche appelle le surhomme, qui assumera la mort de Dieu, créera une nouvelle table des valeurs, pour nous éviter de dégénérer en cet être veule, vil, répugnant, fuyant l'effort et la douleur dans de petits plaisirs faciles, cet épouvantail d'une sous-humanité à venir, que brandit devant cette foule Zarathoustra, le porte-parole de Nietzsche et qu'il nomme « *le dernier homme* ».

Cependant Mirbeau infléchit la pensée de Nietzsche en privilégiant son aspect négatif, lorsqu'il compare son message à *La Ronde de nuit*. Car, pour Nietzsche, l'avenir sera lumière, lumière du Surhumain après la nuit du nihilisme. Alors que, s'il arrive à Mirbeau d'avoir des accents nietzschéens positifs, c'est-à-dire d'inviter les hommes à développer « *leurs facultés*

dominantes », d'opposer les âmes fortes aux âmes faibles et même, dans *Le Figaro* du 25 juillet 1890, d'évoquer « *ce chemin de lumière ouvert devant vous* », force est de constater que, de l'alternative nietzschéenne : ou bien le surhomme, ou bien le dernier homme, c'est surtout ce spectre redoutable et méprisable qui hante les écrits de Mirbeau, dont nombre de personnages incarnent ce naufrage de l'humanité.

Il est donc indispensable de chercher à savoir quel parti Octave Mirbeau a tiré de sa fréquentation de Nietzsche.

Question d'autant plus importante que Mirbeau a souvent, par l'entremise de ses créatures, écarté, rejeté la philosophie. « *Je ne suis pas philosophe !* » protestait-il. Et, dans *Les 21 jours d'un neurasthénique*, il écrit, au chapitre XXIII : « *L'art est une corruption, la littérature un mensonge, la philosophie une mystification* ». Dans *Mémoire pour un avocat* (recueilli dans les *Contes cruels*), Pierre Lucien se moque des poètes, philosophes et savants « *qui se torturent l'esprit pour chercher la raison, le pourquoi de la vie, qui l'enferment dans des formules contradictoires, qui la débitent en préceptes opposés* » et qui sont « *des farceurs ou bien des fous* », car, « *il n'y a pas de pourquoi !* ». Il récidive le 25 août 1890, dans *L'Écho de Paris* : « *La plus grande folie est de chercher une raison aux choses* ». Et l'abbé Jules assure à son élève que « *les savants, les philosophes, les poètes ne servent qu'à salir la nature* ».

Mais alors, pourquoi cette attirance envers Nietzsche ?

Parce que Nietzsche opère dans l'histoire de la philosophie une rupture brutale, une coupure radicale. Rupture brutale parce qu'irrespectueuse à l'égard de philosophes vénérables, en tout cas vénérés : Socrate, Platon, Kant. Coupure radicale, parce que, ce faisant, Nietzsche s'attaque aux racines mêmes de la pensée occidentale, en la personne de ses pères fondateurs. Selon Nietzsche, Socrate a renversé, dénaturé le message des premiers sages de la Grèce antique, Héraclite d'Ephèse, Empédocle d'Agrigente. Ces véritables philosophes opposaient aux mythes religieux et à la morale entendue comme modestie, mesure, tempérance, équité, l'idée de nature (*physis*) comprise comme une force, un flux, un dynamisme qui produit et détruit les êtres, sans considération de bien et de mal, et qui va jusqu'au bout d'elle-même, dans l'innocence d'un devenir universel, mû seulement par ses contradictions internes, sans arrière-pensées, sans pitié ni remords. Au rebours, Socrate renvoie l'homme à son intériorité, à la conscience, à la raison, en le responsabilisant. Il tente de dominer le flux des désirs

naturels, de les endiguer, et de fixer dans les concepts, des définitions rigoureuses des êtres et des choses. En un mot, de dénaturer l'homme. Platon ne reconnaît qu'aux idées ou essences intelligibles une réalité et une vérité, immuable, éternelle, masquée par les apparences sensibles fluentes, qui ne sont qu'ombres et reflets du réel. Ce faisant, nous dit Nietzsche, un Socrate, un Platon fabriquent des entités métaphysiques, illusions étrangères et hostiles à la vie. Le judaïsme et le christianisme sanctifieront cette négation du devenir, ce refus de l'innocence du chaos original, érigeront l'Être absolu en Être divin, unique, infini, éternel et parfait, culpabiliseront le désir, prêcheront l'ascétisme, qui est la négation de la vie, en échange d'une « *autre vie* » que promettent ces « *hallucinés des arrière-mondes* ». Car la vie est changement, chaos générique habité par des contradictions fécondes, indifférence à l'égard du bien et du mal. Alors que, pour Platon, l'Être est identité, immutabilité, éternité, substance qui demeure elle-même à travers, derrière, et par-delà les changements, pour Nietzsche la vie est Volonté de Puissance, combat pour la suprématie, le dépassement de soi. Et il n'y a rien derrière les apparences. Il n'y a que des apparences sur lesquelles nous avons des perspectives multiples et changeantes. La vérité est plurielle. Chaque vérité est une interprétation des apparences et *interprétations* doit toujours s'écrire au pluriel, car il y a mille apparaître de l'être sans qu'aucun soit exclusif des autres.

Tel est le perspectivisme de Nietzsche. Qu'une telle philosophie, en rupture avec l'idéalisme et la métaphysique de l'Être, ait rencontré l'assentiment de Mirbeau n'a rien qui doive nous surprendre, si l'on se réfère au matérialisme et au relativisme de Mirbeau. Car ce qui s'écroule avec l'Être Absolu, L'Être-en-soi de l'idéalisme, c'est finalement Dieu, l'Être absolument parlant. La ruine de l'ontologie métaphysique est aussi celle de la théologie de la religion. Et avec elles, avec leur Dieu, s'effondre la morale des philosophes spiritualistes et des religions judéo-chrétiennes. La distinction même d'un Bien et d'un Mal absolus s'évanouit, laissant le champ libre au créateur de valeurs nouvelles, au Surhumain.

C'est sous cette forme, à la fois destructrice et créatrice, que Mirbeau se réconcilie avec la philosophie. Ce qu'il refusait dans cette dernière, c'était précisément ce que Nietzsche refuse : la conception idéaliste, métaphysique de l'être, et le système hiérarchique des valeurs qui en découle. Comment n'aurait-il

pas approuvé le procès nietzschéen des idées de Bien et de Mal ? Pour Mirbeau comme pour Nietzsche, le Bien des idéologies spiritualistes et religieuses n'est que l'Être anémié, asthénique, vidé de ce qui fait sa vie, c'est-à-dire le désir, la passion, la lutte, la souffrance et la création, la Volonté de Puissance ; vidé de ce que ses concepteurs dénoncent sous le nom du Mal, vidé de ces déchirements tragiques mais féconds, que Hegel désignait comme « *le patient travail du négatif* », et que Nietzsche appelle « *la charrue du mal* » qui éventre le sol pour qu'y germe la vie. Quand on sait que, pour Mirbeau, la vie est inséparable de la souffrance, de la cruauté, de la mort, on imagine l'accueil qu'il fit à la pensée de Nietzsche, au procès nietzschéen de la morale hypocrite des faibles, morale née de leur ressentiment à l'égard des forts et qui leur inspire l'idée de donner mauvaise conscience aux forts en inventant la culpabilité, le remords, le péché, pour empêcher les forts, les inventifs, les créatifs, d'aller jusqu'au bout de leur force.

Mirbeau, qui n'était pas philosophe, fit dans les écrits de Nietzsche cette trouvaille inespérée : une philosophie qui serait le fondement théorique de son combat libertaire contre les idéologies dominantes. Je remarque qu'un autre philosophe, classique celui-là, mais qui lui aussi rejetait la transcendance du sacré et les absolus du Bien et du Mal, ainsi que le miracle, la prophétie et le règne d'une caste sacerdotale, je parle de Spinoza, est le seul dont l'abbé Jules recommande la lecture à son élève. Une autre affinité élective avec Mirbeau, que Nietzsche admirait lui aussi pour son audace.

Ce que Mirbeau apprécie d'abord et surtout chez Nietzsche, c'est son génie destructeur, sa généalogie démystificatrice des valeurs morales : « *J'ai sondé les origines, alors je suis devenu étranger à tous les respects* », écrit Nietzsche. Ce que Mirbeau retient de Nietzsche, c'est son athéisme radical, sa vision sans indulgence de ce qui en l'homme est « *humain, trop humain* », sa protestation contre l'écrasement de l'individu par la société et par l'État, « *le plus froid de tous les monstres froids* », son refus de l'autorité institutionnelle et son dévoilement de la subtile alchimie mystificatrice de la caste sacerdotale.

Cependant, sur ce dernier point, peut-être Nietzsche se garde-t-il mieux que Mirbeau d'un anticléricalisme réducteur trop simplificateur. Nietzsche n'écrit-il pas : « *Voyez ces prêtres, bien qu'ils soient nos ennemis, passez près d'eux en silence et l'épée au fourreau. Parmi eux aussi il y a des héros... Ce sont des ennemis pleins d'astuce... Mais mon sang est apparenté au*

leur et je désire que mon sang soit honoré même en eux... J'ai pitié des prêtres, mais ils me répugnent aussi.» Ce que manifeste la vocation sacerdotale, c'est, selon Nietzsche la possibilité pour la volonté de Puissance de se renverser contre la vie, contre elle-même, en Volonté de Néant.

Au demeurant, il serait inexact de croire que Mirbeau et Nietzsche s'accordent en tout et sur tout. Il existe entre eux des différences qui sont plus que des nuances, qui sont des divergences.

La plus décisive de ces divergences réside sans doute dans le fait que, finalement, pour l'essentiel, la philosophie de Nietzsche est un hymne à la vie, un poème philosophique qui chante la vie, la vie libérée, la vie créatrice toujours tendue vers son propre dépassement. Tandis que la vision de la condition humaine de Mirbeau parvient difficilement à échapper à la hantise de la mort. Certes, pour Nietzsche comme pour Mirbeau, « *regarder la vie telle qu'elle est* », sans le secours d'espérances fallacieuses, c'est y voir une force aveugle. Mais alors que, pour Nietzsche, cette force de la vie émerge du chaos et, avec l'homme se dépassant vers le surhomme, acquiert une destination, une signification, une désirabilité qui l'arrachent à l'absurdité et à la vanité originelle, pour Mirbeau cette force aveugle s'annule elle-même dans la mort. Il est vrai que le point de départ commun à Nietzsche et à Mirbeau est le pessimisme poussé jusqu'à l'épreuve du nihilisme. Tous deux ont lu et approuvé d'abord Schopenhauer, donné leur assentiment à son idée-clef, reprise de la première « *vérité sainte* » du Bouddha : le constat de « *l'universelle souffrance* », le tragique de la condition humaine en proie au désir dévorant d'un vouloir-vivre absurde, et consciente de l'inéluctabilité insupportable, déchirante de la douleur, du malheur de vivre. Cependant Nietzsche va rompre avec Schopenhauer. Nietzsche va dépasser le nihilisme passif et le nihilisme actif, moments nécessaires du renversement des fausses valeurs, mais qui devient un piège mortel si l'on s'y enferme. Alors qu'Octave Mirbeau, si son matérialisme le préserve des vertiges mortifère, ne se défait jamais résolument de son corps à corps avec le néant de la mort, ni de l'influence du pessimisme de Schopenhauer. Même lorsque, dans les dernières lignes des *27 jours d'un neurasthénique*, son héros repart dans un sursaut salubre « *vers les hommes, la vie, la lumière, l'aube* », nous n'y croyons pas trop. Ce dénouement n'est pas plus convaincant

que le *Deus ex machina* qui, à la fin du *Tartuffe* ou du *Dom Juan* de Molière vient sauver, *in extremis*, la moralité conventionnelle. Nous restons, chez Mirbeau, sous le coup de l'argumentation négative et envoûtante de son Roger Fresselou, éloquent avocat de la mort : « *Tu penses à la mort... Et tu travailles à des choses éphémères ? Pauvre petit !* » Et quand son interlocuteur lui objecte que les idées ne sont pas éphémères, il réplique : « *Les idées ? Du vent, du vent, du vent... Elles passent, l'arbre s'agite un moment, ses feuilles frémissent... Et puis elles sont passées. Il n'y a rien de changé.* ». Si l'autre proteste que le vent transporte aussi les pollens et les graines fécondes, Fresselou a pourtant le dernier mot : « *Alors il crée des monstres... Quand l'idée de la mort s'est tout à coup présentée à moi, j'ai senti la vanité de l'effort... Même le suicide est vain. Car il consiste à tuer ce qui est déjà mort.* » « *Vanité de l'effort* » ? C'est la conclusion même du nihilisme : « *À quoi bon ?* » Nous sommes ici en deçà des conclusions d'un Nietzsche, dans cette résignation qui marque le triomphe du néant.

Sans doute, dans *Mémoire pour un avocat*, trouvons-nous, sous la plume de Mirbeau, une apologie de la volupté, comme le plus impérieux des devoirs et le plus sacré des droits de l'homme : « *une magnifique exaltation de tout l'être vers l'infini* », une révélation « *de ce qu'il peut y avoir de mystérieux, de formidable, de divin... dans la mission d'une créature vivante* ». Et il y a bien, dans l'œuvre de Mirbeau, une poésie du mystère de la vie. Mais ce mystère n'en demeure pas moins tragique, parce que son horizon est la mort. Depuis les *Lettres de l'Inde*, mystification littéraire certes, mais où passent incontestablement des convictions de l'auteur, jusqu'au *Jardin des Supplices*, il apparaît que « *la vie s'enracine dans la mort, que le plaisir, la volupté et le meurtre ont partie liée* », que « *partout la mort est là qui nous guette* » et que « *Hélas ! les portes de la vie ne s'ouvrent jamais que sur la mort, ne s'ouvrent jamais que sur les palais et les jardins de la mort* ». Pour Mirbeau, la vie est sans but, sans loi, elliptique, énigmatique (*L'Écho de Paris*, 25 août 1890). Cette sorte de confession intitulée *Dans le ciel* nous montre des vies avortées, un univers immonde d'universelle souffrance, où même l'amour n'est qu'une illusion, chacun restant jusqu'à sa mort muré dans sa solitude. Faut-il rappeler qu'à la fin de sa vie Mirbeau va répétant à ses visiteurs et amis « *Je suis foutu* », hanté jusqu'au bout par sa mort, transi par cette incurable

tristesse, ce noir découragement qui lui font reprendre le mot désespéré de Leconte de Lisle sur « *l'horreur d'être homme* » ? Mirbeau s'est-il jamais affranchi de cette philosophie de Schopenhauer, qui est tout entière, constate Robert Misrahi, « *une méditation de la mort* » ? Certes, dans *Dingo*, par exemple, Mirbeau nous fait rire de nos bassesses et de nos crimes. Mais cette ironie grinçante et ce « *rire à travers les larmes* » de l'humour ne nous délivrent pas, observe Pierre Michel dans son commentaire, d'un « *pessimisme foncier* ». D'ailleurs Freud remarquait que, « *dans le cas où un homme triomphe de sa douleur en comparant l'immensité des intérêts universels à propre petitesse, le triomphe n'est pas le fait de l'humour, mais de la pensée philosophique* » (Freud, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*).

Et en effet, c'est en philosophe que Nietzsche dépassera le nihilisme. Au-delà du nihilisme passif d'un Schopenhauer ou d'un Hartmann qui, se complaisant dans le spectacle mélancolique du néant, nous invitent à éteindre en nous l'appétit et la conscience même de vivre (sorte de suicide moral), au-delà du nihilisme actif des déshérités, qui dans leur furie vengeresse détruisent tout pour être eux-mêmes détruits, il est un nihilisme extatique qui nous arrache à cette sinistre et pitoyable humanité qui est la nôtre, qui, sur les débris des valeurs d'esclave hostiles à la vie, nous permet de construire de nouvelles valeurs qui stimulent au contraire la vie ascendante, et, conjurant le vestige du néant, exigent que nous nous dépassions vers le Surhumain. Ne nous y trompons pas : le surhomme de Nietzsche n'est pas issu de quelque race supérieure à l'espèce humaine. Il ne nie l'humain que pour en réaliser les promesses. Gaston Bachelard a fort bien traduit la pensée de Nietzsche en écrivant : « *L'homme n'est un homme que dans la proportion où il est un surhomme. On doit définir l'humanité par l'ensemble des tendances qui nous poussent à dépasser l'humaine condition.* » Le surhomme est un être synthétique : il réunit la force des barbares et la créativité des grands spirituels : « *Un César qui aurait l'âme du Christ.* » Il accomplit la vie comme Volonté de Puissance. Mieux : l'avènement du Surhumain sera la justification de tout le passé de l'humanité, de tout le devenir du monde. Le Surhumain donnera tout son sens à la vie et un but à tout le passé. Son adhésion sans réserve à la vie sera joie. Et comme « *toute joie veut l'éternité* », le surhomme se réjouira de l'Éternel Retour du Même. L'idée que tout reviendra est une idée sélective.

Atterrante pour les faibles, les impuissants, les avarés, les stériles, exaltante pour les forts, les généreux, les créateurs. La philosophie de la vie de Nietzsche est une philosophie de la vie triomphante.

Mais où trouver l'énergie et le courage indispensables à ce dépassement de soi ? Car il faut de l'énergie et du courage pour se frayer un chemin dans le chaos aveugle et le cours aléatoire du devenir, dans la lutte impitoyable qu'est la vie. *Polemos*, le conflit, la guerre, sont bien, comme le soutenait Héraclite d'Éphèse, les moteurs du devenir. En ce sens, on trouve chez Nietzsche une justification héroïque de la guerre, des vertus du danger, de l'affrontement guerrier de la mort. Même si, pour Nietzsche, l'homme supérieur, le peuple supérieur n'ont pas besoin de la guerre et savent « *se rendre inoffensifs tandis qu'ils sont les plus redoutables* », parvenant ainsi à « *la paix véritable* » (*Le Voyageur et son Ombre*). Le bonheur du Surhomme est de se vaincre, et non de vaincre les autres. Cette subtile dialectique de la guerre et de la paix contraste avec la condamnation sans nuances et sans appel de la guerre par Octave Mirbeau, pour qui la guerre est imbécile, sordide et bestiale.

Quant à la source d'énergie et au ressort du courage nécessaires à la vie, et à sa mutation, les réponses de Nietzsche et de Mirbeau semblent identiques : le suprême recours, c'est l'Art. Il est vrai, cependant, que Nietzsche refuse de chercher quelque réconfort dans la commisération, la pitié universelle du Bouddha ou de Schopenhauer ; un secours que, par contre, n'écarte pas tout à fait Mirbeau, en qui Mallarmé saluait « *une clairvoyance amère et tendre* » et en qui Léon Blum reconnaissait « *une cruauté compatissante* » pour l'humanité. Rien de tel chez Nietzsche, au contraire. L'impératif de Zarathoustra n'est pas « *Devenez tendres* », mais « *Ô mes frères, devenez durs !* »

Mais surtout la convergence des pensées de Mirbeau et de Nietzsche sur la fonction salvatrice de l'Art masque une réelle divergence.

Pour Mirbeau, l'Art est un refuge contre l'absurdité blessante de la vie. L'art permet de survivre. Comme l'écrit Philippe Dagen (dans un article du *Monde des livres* du 28 décembre 1990), « *dans l'abomination policée de la société contemporaine, contre la mort générale, ne résistent que les romans, les tableaux et les bronzes* ». Grâce à une marine de

Monet, ou aux *Tournesols* de Van Gogh, le temps d'une visite à Giverny ou à Auvers-sur-Oise, ressuscite l'illusion fugace que tout pourrait ne pas être perdu, une bouffée d'oxygène dans l'atmosphère étouffante de la vie quotidienne. Mais Mirbeau déplore que ces éclaircies ne soient qu'illusoires. Ce recours a peu de choses en commun avec le rôle rédempteur de l'Art pour Nietzsche.

Alors que pour Mirbeau, l'Art, ce sont les Beaux-Arts (Monet, Rodin, Mallarmé), pour Nietzsche, l'Art ne se réduit pas aux Beaux-Arts, qui ne sont qu'une imitation de l'activité productrice de la nature. L'art est pour Nietzsche la plus haute expression de la vie comme Volonté de Puissance, d'accroissement permanent de soi. L'Art, du point de vue du créateur, non du spectateur, est l'ensemble des activités qui organisent une matière, qui construisent les figures d'un monde. Toute force plastique est Art. Certes, l'Art est illusion, pure apparence. Mais il est justement toute la profondeur insondable de l'apparence. Il magnifie l'apparence, glorifie l'illusion, contre la terrible et innocente vérité du chaos qu'est le devenir. L'Art sanctifie l'illusion et le mensonge comme seul espace de vie : « *Seule vie possible dans l'Art, sinon on se détourne de la vie* ». L'artiste est celui qui se tourne vers la vie et non celui qui s'en détourne. L'Art se tourne vers la vie, contre le réel qui nous terrifie : « *On ne peut vivre avec la vérité* », « *Nous avons l'art pour ne pas périr de la vérité* ». Créer, c'est voiler la vérité terrible. Tel est le divin mensonge de l'Art, où la Volonté de Puissance éprouve la joie de vaincre une vérité mortelle.

L'existence est une tension, une lutte constante entre la vérité mortelle et l'illusion vitale de l'art issu de notre force créatrice. Si la philosophie de Nietzsche est une philosophie de la vie, cette philosophie de la vie culmine dans une philosophie de l'Art.

Du chaos à la vie, de la vie à l'humain, de l'humain vers le Surhumain par l'Éternel retour et par l'Art. Cette philosophie de l'Art se dépasse à son tour dans une philosophie de la musique, constate Alain Juranville. Parce que, de tous les arts, la musique est le plus radicalement affranchi du réel objectif, de la pesanteur de la matière. La musique n'en laisse subsister et n'en magnifie que l'apparence la plus immatérielle : le son. Et, du son, elle tire l'harmonie, la mélodie. La musique est pure création d'un monde de pure intériorité, de pure harmonie intime. Nietzsche, admirateur du génie de Wagner d'abord, de

celui de Bizet ensuite, était lui-même compositeur. Et, quand il ne parlera plus, il se mettra encore au piano, ultime recours d'une pensée moribonde, d'une volonté de puissance désarmée. Nietzsche n'écrit-il pas : « *Sans la musique la vie serait une erreur* » ?

L'Art n'a donc pas du tout, pour Nietzsche, contrairement à Schopenhauer, la fonction de suspendre le vouloir-vivre, de nous conduire à une ataraxie, à une apathie et à une aboulie sereines, chemin vers l'anéantissement de la conscience individuelle dans quelque nirvâna, ou, pour parler comme Bergson, « *la fonction d'endormir les puissances actives de l'âme.* »

Pour Nietzsche, l'Art exalte au contraire ces puissances, stimule, exacerbe la créativité d'une imagination au service de la vie ascendante, nous préparant à « *l'éclair* » de cette « *foudre* » que sera le surhumain.

À travers cette confrontation des deux conceptions de l'Art, à la fois apparentes et étrangères, qui sont celles de Nietzsche de Mirbeau, nous discernons mieux ce qui les unit et ce qui les distingue.

Mirbeau est, comme Nietzsche, un combattant. Mais le courageux combat de Mirbeau pour la Justice et la Liberté au cœur d'un monde d'absurdité et d'iniquité, n'a pas pour horizon cette rédemption de la nature et de l'histoire que constituent pour Nietzsche le Surhumain et l'Éternel Retour.

Mirbeau est un libertaire, un anarchiste, qui fit parfois un bout de chemin avec les socialistes. Nietzsche ne voit dans l'anarchie qu'un fruit du ressentiment des déshérités, le nihilisme actif de ceux qui ne veulent détruire que pour être détruits. « *Voici mes ennemis, écrit Nietzsche, ceux qui veulent tout renverser et ne pas se construire eux-mêmes. Ils disent : "Tout cela est sans valeur" et refusent de créer des valeurs.* »

Quant aux socialistes, Nietzsche ne partage pas leur commisération pour le prolétariat exploité, humilié, bien qu'il méprise aussi un pouvoir bourgeois qui est « *la puissance sans la supériorité spirituelle, on devrait rougir de cette honte* ». Nietzsche aurait sans doute approuvé la définition de Gustave Flaubert : « *J'appelle bourgeois ce qui pense basement.* »

Mirbeau se sert de sa plume brillante comme d'une épée, utilise son grand talent de romancier, de nouvelliste, de polémiste redoutable, dans un combat social et politique contre toutes les formes d'oppression, d'aliénation,

d'humiliation des individus et d'abrutissement des masses. Ses ennemis sont les politiciens corrompus, les prêtres hypocrites, les généraux assassins, l'Église, l'Armée, l'État, le Patronat. C'est « *la question sociale* » qui le tourmente, et les méfaits du pouvoir politique.

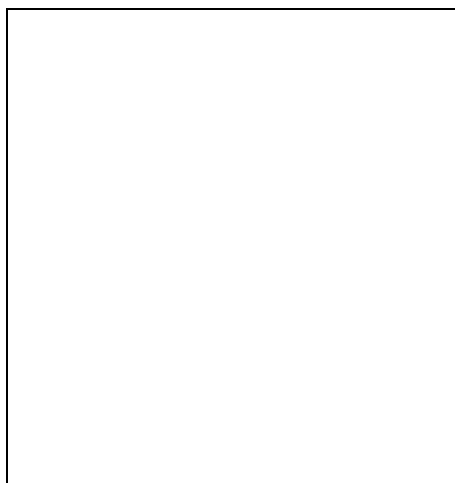
Nietzsche, lui, consacre son génie philosophique à ruiner l'édifice trois fois millénaire d'une culture, d'une hiérarchie de normes et de valeurs décadentes, mortifères, parce qu'hostiles à la vie. Derrière les institutions et leurs serviteurs, il démasque, non pas des idéologies de classe, mais une subversion culturelle : la sombre et subtile machination des cultures spiritualistes et religieuses, nées du ressentiment d'âmes faibles, serviles, stériles, à l'égard des âmes fortes, maîtresses de leur destin, créatrices de normes, de valeurs. Le tourment de Nietzsche n'est pas d'ordre social, ni même politique, bien que l'avenir exige la mise en œuvre d'une « *grande politique* » ; ce qui inquiète Nietzsche, c'est l'inversion, la perversion des valeurs culturelles, dans lesquelles il voit une conspiration contre la vie.

Mirbeau admire en Nietzsche le grand contempteur, le grand destructeur, mais ne le suit pas dans son adhésion enthousiaste, quasi mystique, à la vie comme volonté de Puissance ascendante, qui passe pour s'endurcir par les épreuves du nihilisme, de la violence et même de la barbarie, mais qui les dépasse vers le surhumain, vers une méta-morale, une méta-philosophie, une méta-culture.

Comme l'a bien discerné Gaston Bachelard, dans *L'Air et les Songes*, le psychisme de Nietzsche est un psychisme aérien, sa pensée s'élance vers les hauteurs. Pour Nietzsche « *la profondeur est en haut* ». C'est un poète et un penseur vertical. Sa pensée est une pensée des sommets : hautaine, silencieuse, lumineuse et glacée. Aristocratique ! N'est-ce pas au cours d'une promenade à Sils Maria, (en 1881), et, comme il dit, « *à 6 000 pieds au-dessus de l'humanité* », que Nietzsche eut la révélation de l'Éternel Retour ? « *Je suis midi, l'été sur la cime des cimes, où coule pour moi la source de joie, avec ses ruisseaux froids. Car c'est ici notre altitude. Car c'est ici notre patrie. Nous sommes trop haut, la pente est trop raide pour les impurs. Nous vivons voisins des aigles, des nuages, voisins des paliers du soleil.* »

Confrontons ces images à l'enracinement terrestre et humain du psychisme d'Octave Mirbeau, enfoncé dans une humanité dupée, opprimée et parfois complice de sa misère, Mirbeau qui

combat sur le terrain toujours équivoque, parfois fangeux, des luttes sociales et politiques. Lisons le dernier chapitre des *21 jours d'un neurasthénique* : « *Devant ces hautes murailles l'on se sent envahir aussitôt par une morne tristesse, par une inexprimable angoisse de prisonnier... Rien n'est triste comme les quelques fleurs qui se hasardent à vivre dans cette nature ingrate et sans joie... L'hiver, sa ceinture de précipices emplis de neige sépare le village du reste du monde, du reste de la vie.* » Telle est la montagne vue par Mirbeau : d'une noirceur minérale, aride, écrasante, hostile, l'exact, le rigoureux contraire de la montagne de Nietzsche.



Les 21 jours d'un neurasthénique,
par Jean Launois.

Deux symboliques antagonistes qui nous renvoient à l'inscription dans deux registres opposés du combat de nos deux héros. Non pas d'ailleurs que Nietzsche ait ignoré l'ombre et l'angoisse des découragements. Il en a souffert toute sa vie et sa raison finira par y sombrer. Seulement, ce qui fait l'originalité, la force, la capacité de bouleversement de la philosophie de Nietzsche ne consiste pas dans ces appels du néant, mais au contraire dans le sursaut et l'élan libérateurs d'un avenir supérieur, d'une surhumanité puissante, généreuse, joyeuse au point de vouloir que tout revienne, que tout recommence. Cette adhésion lyrique à un devenir ascensionnel démarque la pensée de Nietzsche de celle d'un Mirbeau, qui, certes, veut aussi que l'humanité affranchie s'élève au-dessus d'elle-même, mais qui ne parvient jamais vraiment à y croire.

Deux lutteurs qui refusèrent leur caution aux institutions et aux idéologies qui, par de pieux et cyniques mensonges, dérobent aux hommes le tragique de leur condition, leur enseignent la patience, la résignation, l'humilité, les détournent de la révolte, les dissuadent de tenter de s'élever au-dessus de leur abaissement. Nietzsche et Mirbeau, et ce d'autant plus qu'ils en ont éprouvé le vertige, veulent faire barrage à cette mortelle tentation nihiliste, à ce noir flux désabusé qui, avec l'écroulement des absolus religieux, métaphysiques, éthiques, risquent de nous emporter vers le degré zéro d'une vie authentiquement humaine.

Que l'un, réaliste, désabusé, se batte sur le sol semé d'embûches et dans la pénombre de combats politiques douteux, oscillant entre les plus hautes espérances et les pires désillusions, tandis que l'autre, inspiré regarde vers des hauteurs culturelles si pures et si exigeantes qu'elles en paraissent irréelles, ils n'en sont pas moins des frères spirituels, dans leur commun combat contre la fascination du néant.

Ce qui les unit par-delà leurs divergences, c'est un même feu qui anime et dévore leurs vies généreuses et tourmentées. Car, en dépit d'éclaircies et même d'ivresses exaltantes, ils ne furent heureux ni l'un ni l'autre, ces deux hommes qui auraient tant voulu nous arracher au malheur. Mirbeau n'échappait guère à la tristesse du réel présent. Mais Nietzsche ne connaissait de joie que dans un irréel futur. Le feu qui les consume confère à leurs écrits une intensité, une authenticité et une beauté qu'André Breton aurait sûrement qualifiée de convulsive.

Tant il est vrai que, pour conclure sur un aphorisme de Nietzsche, qui éclaire bien les arcanes des œuvres de ces deux lutteurs implacables :

« Il faut avoir en soi du chaos, pour accoucher d'une étoile qui danse. »

*Lucien GUIRLINGER
Président de la Société Angevine de Philosophie*